

Claude Esteban

Le jour à peine écrit

Je sors. J'ai des yeux
neufs. Je vois
le jour.

Je m'arrête pour
voir le jour. Je recommence.

Je ne crois plus. Je touche
avec mes yeux
le jour.

Rien
que le jour.

Comme
un soleil qui monte, qui
m'aveugle.

Soudain le sol.

Pas d'ombres. Pas d'oracles
noirs.

Pas d'insectes
pour séparer. Pas de haine. Pas
de couloirs.

Soudain le sol.

Soudain la terre soulevée. Soudain
la graine.

Soudain la tige
soutenue. Soudain l'espace
partagé.

Le sol indemne.

Je prendrai une
pierre.

Celle qui vient. Celle
qui pèse
dans son nom de pierre.

J'effacerai tout le dehors.

Je donnerai
mon sang à cette pierre.

Pour rien. Pour
retenir son nom. Pour apprendre
jour après jour

son corps de pierre.

Le sable,
non.

Le souvenir du sable
dans un souffle.

Tous les grains amassés.
Sans lieu, sans
devenir.

Une consonne aura porté
le vent
jusqu'aux limites.

Ce qui se donne et
se détourne

ce qui divise
et qui réconcilie

là
sous l'ellipse de l'été

je le vois, je
le prends

je le résume dans
ma voix.

Je dis
rien que pour moi

la phrase juste.

Chaleur. Portes scellées
du sol.

Foudre
immobile.

Un arbre monte, puis
prend feu.

Tout l'air
en bloc.

Au sommet de son arc
le soleil casse.

La terre

ou ce morceau
de terre

en poudre dans ma main.

Ne pesant plus.
N'éprouvant plus.

La terre
sans le surcroît de terre
qui l'anime.

Morte.
Muette dans ma main.

Je l'amasse. Je la
remue.

Je la rends à l'obscur de ses racines.

Midi.

Trop tard déjà pour
décider, pour
dire.

J'insiste. Je suis
moi.

Entre les mots
qui sèchent sur le sol
je me souviens.

J'invente un autre
mot

plein de salive.

Tout le matin
à tes chevilles.

Tout l'or du monde
à tes cheveux.

Je t'aime entière. Je
te veux
simple et secrète dans tes algues.

Toi,
cathédrale du désir.

Toi, sous l'éclair, bouche
adorable.

Toi qui prononces le jour nu.

Je m'avance. Je veux
parler.

Le soleil
est plus fort parmi
les branches.

Tout brûle
et se défend.

Je m'avance
malgré.

Je hurle
hors de mon corps.

Je m'attaque
au soleil

à coups de hache.

J'ai couru parmi les flèches.

J'ai dit
oui
au démon qui frappait.

Je suis nu
dans la guerre des épines.

J'ai mon corps
comme bouclier.

Tout m'entaille. Tout
me délivre.

Je danse
dans mon sang déchiré.

Cet arbre
dans le soleil.

Bois vif, tiges
neuves, nervures.

Mais la langue
ne connaît pas. Traverse,
dément, déchire.

Mots vieux, sables, savoirs
des signes.

Verbiage
sous le soleil.

Corps contre corps.

Je m'accoutume
à toi.

Je dors. Je
me réveille dans tes gouffres.

Soif
contre soif.

Tout le sel
a durci. Je creuse
encore.

J'entrouvre sous le sol
tes lèvres.

Mot à mot, j'ai
nommé le jour.

Tracé des routes sur l'espace.

Parole d'eau, parole
d'air.

Rien
n'a manqué à mon travail. J'arrive
au terme.

Pas à pas, j'ai gravi
le jour.

Pour voir le jour qui me distance.

Ce qui ne parle pas,
je l'écoute.

Ce qui n'a pas de lieu,
je le retrouve dans
son lieu.

Ce qui tombe,
je me retiens à son assise.

Je vois vivre
tout ce qui meurt.

Je disparais
avec ce qui demeure.

L'arbre. Le ciel. Le
vent.

Je
n'ai rien dit.

Je me retourne vers le soir. Je
vois la terre.

La terre
que j'ai cru nommer.

Intacte
hors de mes doigts.

Exacte,
entière.

C'est un autre
qui parle maintenant.

Il a pris tous les mots
que j'ai.

Les mots du jour.

Il
les jette dans l'air. Il
les démembre.

De nulle part,
le vent.

Le corps du vent.

Heurtant l'écorce
de l'air vide.

Venu
du rien. Aigu,
épars.

Tout le vent sur la page
à peine
écrite.

Voir. Ne plus
voir.

Trouver la trace.

L'oublier.

Faire. Défaire. Disparaître.

Finir la phrase
commencée.